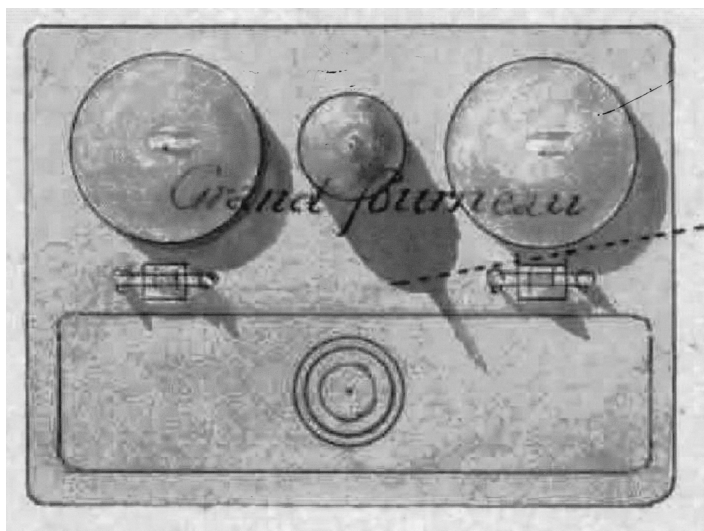


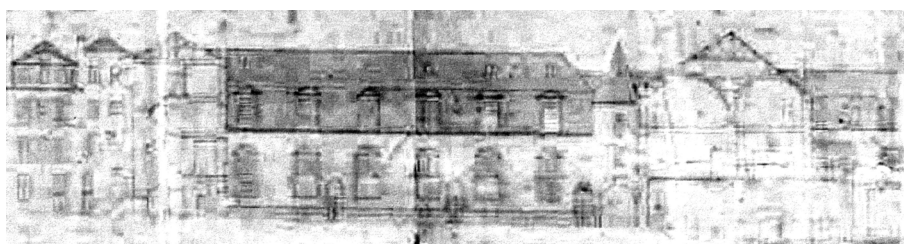
DOSSIER



LE LYCÉE

CÔTÉ

CUISINES



1955 – 1956

EN
CUISINE
AU LYCEE
DE
RENNES



« à la barre... »

« [C'est] le chef cuisinier que l'on voit à droite sur les deux photos. Son nom, je ne m'en souviens pas car quand on parlait de lui on disait seulement " le chef " et quand on lui parlait on disait " bonjour chef " mais jamais son nom. [il s'agit de M. QUERNEZ-(Ndlr)]. Le second qui remplaçait éventuellement le " chef ", et qui avait droit au même bonnet (mais un peu enfoncé au milieu -dans le métier culinaire on a un sens aigu de la hiérarchie-) était GANDAIS (à gauche de la photo du bas) ; il cuisinait très bien. Quant à " l'aide de cuisine " qui est au milieu, je ne me souviens plus du tout de son nom ; c'était, comme on peut le voir, un joyeux drille et un honnête " cuistot ". Derrière lui sur la photo du haut, se trouve un homme grand et costaud qui était le " magasinier " chargé de l'engrangement, de l'entretien et de la sortie des provisions. A côté de lui, Joseph HOUÉE, le chef des agents, est là comme dépensier pour superviser la consommation des produits, faire les achats nécessaires et comme chef des agents, pour mettre à la disposition des cuisiniers les agents nécessaires pour assurer le service des réfectoires et le nettoyage. Je n'arrive pas à me rappeler qui est le personnage de gauche que j'ai pourtant le sentiment d'avoir très bien connu - mais il y a un 1/2 siècle ! »

(Commentaire de M. Paul FABRE)

Ce sont les photos ci-contre, communiquées lors d'une visite, par Mr Quernez lui-même, qui nous ont donné l'idée de consacrer un dossier au thème des cuisines. Nous les avons transmises à Paul Fabre, témoin privilégié de la vie intime de l'établissement dans ces années 50 ... Interview :

Observé en coulisse...

L'Echo : Vous connaissiez bien l'établissement des années 50 ?

P. Fabre : Oui puisque j'y ai habité depuis 44 jusqu'en 57 avec mon père [le proviseur Maurice Fabre] et que j'y ai été professeur jusqu'en 1960 !

L'Echo : Parlez-nous des cuisines ...

P. Fabre : Le personnel qualifié était très compétent. Le chef cuisinier avait la trentaine -je crois- quand il entra comme chef au lycée. Mon père fut étonné et agréablement surpris, car il était connu à Rennes. C'était le chef du restaurant « Le Faisan Doré », au coin de la rue de Montfort et de la rue du Chapitre, sur la place du Calvaire. C'était un restaurant réputé. [...] Il soignait sa cuisine et ce ne fut pas sans quelques déceptions

Je me souviens qu'il proposa et obtint de faire un jour aux élèves, (ce qui lui demandait beaucoup de travail) des carpes levées en filets avec une sauce aurore. Mais en Bretagne il y a un solide préjugé que le « poisson de rivière » a le « goût de vase ». Ce que le consommateur [régulier] que je fus pendant près d'un quart de siècle peut dire absolument faux. Mais le préjugé a bonne vie et les marchands de poisson de rivière dont le principal était rue du Maréchal Joffre, ont disparu. Le service de « carpe, sauce aurore » revint à la cuisine intact : à peu près aucun élève n'avait voulu seulement goûter. On distribua autant de portions qu'on put aux membres de l'administration, aux agents qui avaient collaboré au travail, à des professeurs volontaires etc..., mais près de 500 parts allèrent au marchand « d'eaux grasses »

L'Echo : Il prenait tous les déchets ? Pour l'élevage ?

P. Fabre : Face à la cuisine [dans la Cour] se trouvaient une demi-douzaine de grandes poubelles où l'on jetait les déchets de cuisine et ce qui n'avait pas été mangé. Tous les jours, le marchand d'eaux grasses venait prendre ces déchets et en échange il donnait un certain nombre de cochons sous forme de rôtis, de jambons, de pâtés, etc...

L'Echo : Du troc en somme ?

P. Fabre : Cela faisait l'objet d'une adjudication. Pour tout ce qui était de consommation courante, lait, café, cidre, pain, viande, poisson de mer, farine, sel, sucre, etc... il y avait des contrats négociés chaque année avec les commerçants, avec adjudication, comparaison de la qualité, du rabais, etc...

L'Echo : La qualité de la nourriture était bonne ?

P. Fabre : Le soin de la nourriture était une chose importante. Chaque samedi, le « Menu de la semaine » était établi. C'est le chef cuisinier, assisté du second de cuisine, qui en avait préparé la rédaction pour la semaine suivante. Le dépensier donnait son avis en fonction de ce qu'il avait en magasin et de ce qu'il avait pu observer de ce qui était offert au marché pour les denrées saisonnières. Tenant compte des observations du dépensier, l'intendant approuvait (ou désapprouvait). Le proviseur qui présidait le débat, tranchait si besoin était. Le menu était signé par le proviseur, l'intendant, le chef cuisinier et le médecin, le docteur Leroy, professeur à l'Ecole de Médecine. Cela engageait leur responsabilité et une copie pour mémoire était adressée à l'Inspection académique. Un fonctionnaire de l'administration du lycée venait à chaque repas « goûter » les plats pour s'assurer de leur qualité. A cet effet, il y avait une petite armoire où se trouvaient l'assiette, le bol, la serviette et les couverts des proviseur, censeur, intendant, sous-intendants et surveillants généraux. Il y avait souvent plusieurs dégustateurs quand le menu était alléchant !

L'Echo : Outre les « dégustateurs », cela concernait combien d'élèves ?

P. Fabre : Il y avait six grands dortoirs au second et troisième étages auxquels on accédait par la Cour des Colonnes et la Cour des Grands, plus les trois petits dortoirs de l'immeuble de façade. Le soir et au petit-déjeuner, ils étaient 350 environ ; à midi avec les demi-pensionnaires, de l'ordre de 600, ce qui obligeait à faire deux services.

L'Echo : Les cuisines n'avaient pas trop souffert de la guerre ?

P. Fabre : La première urgence à partir de 1946, ce fut de remettre en état les murs : des fils électriques coupés restaient sous les plâtres et, de temps en temps, en s'appuyant sur un mur de la cuisine, on avait la désagréable surprise de recevoir une décharge électrique ! La deuxième fut l'installation d'une grande cuisinière moderne avec plusieurs fours et des cuves pour la friture évitant d'avoir de trop grandes bassines de 200 l. Pour soulever, transporter et déposer celles-ci, quelqu'un -je ne sais plus qui- eut l'excellente idée de poser un rail solidement attaché au plafond, avec un système de chaînes et de crochets. Puis ce fut une machine à éplucher les pommes de terre, une machine à faire les frites (plat souvent réclamé) et, énorme progrès, la machine à laver la vaisselle : la vaisselle lavée, séchée, redescendait toute propre par un tapis roulant. Il n'y avait plus qu'à la ranger [...]

La hantise de mon père était la montée de l'escalier avec les plateaux de soupières bouillantes. Sur chaque grand plateau se trouvait ce qu'il fallait pour deux ou trois tables. C'était très dangereux pour les agents. Pour éviter cela, -je ne sais plus très bien en quel endroit- il fit installer un monte-charge. Les plats étaient ensuite acheminés jusqu'aux tables sur des chariots roulants.

L'Echo : Vous souvenez-vous de l'aspect de la Cour des Cuisines ?

P. Fabre : La Cour des Cuisines donnant sur la rue Toullier comprenait la grande cuisine entre la rue et l'escalier menant à la Cour des Grands et de l'autre côté la « plonge » et, si je me souviens bien, le réfectoire des agents ; sur le côté parallèle à la rue se trouvaient « la dépense », le magasin, l'atelier de CHARLÈS et celui de GUÉRIN et le petit escalier menant à la « Tribune du proviseur ». C'était une servitude datant du don de l'église à la paroisse (1803.Ndlr). Tout accès de l'Eglise à la Tribune était fermé et la Tribune faisait partie du lycée qui en avait l'entretien [...]. Nous assistions à la messe de 11 h 1/2 depuis cette tribune en compagnie d'autres membres de l'administration et des trois sœurs en grande cape blanche et noire.

L'Echo : Des sœurs ?

P. Fabre : Oui, elles appartenaient à un ordre des Côtes-du-Nord. C'étaient l'infirmière mère Marie, la maîtresse lingère sœur Lieberman (une fille de l'île de Sein dont le nom était celui du patron qu'elle avait choisi en religion) et l'aide lingère, sœur Rose. Mais nous voilà loin des cuisines. Pour revenir à la Cour, en face des ateliers (qui servirent énormément puisque CHARLÈS consolida après la guerre les portes, les fenêtres et les marches d'escalier et que GUÉRIN outre les travaux d'électricité, se chargea de boucher avec du zinc, les très nombreux trous dans les planchers) en face des ateliers donc, il y avait un hangar qui servait à garer deux ou trois voitures...

Propos recueillis par Agnès Thépot

A la recherche du fumet des cuisines...

« Le troisième jour [de septembre], jeudi, nous entrâmes dans Rennes sur les onze heures du matin ; nous logeâmes à l'Ecu et y mangeâmes à la table d'hôte. Le révérend père Descamps et le père Delfosse furent chez leurs Pères, dont l'Eglise et la maison sont fort belles ; les classes sont les plus nombreuses de la province . Cette capitale n'est pas bien bâtie, hors quelques bâtiments publics, monastères et le Parlement, lequel est très beau [...] ; l'orsqu'on a vu Versailles, l'on trouve encore dans ce Parlement quelque chose digne d'être vu et admiré » [...].

Ainsi s'exprime, en 1669, l'écolier Herbais de la Hamaide qui, avec deux de ses condisciples du collège de Jésuites de la Flèche, est venu visiter Rennes sous la houlette de deux de ses professeurs¹

Les élèves descendent à l'auberge car les Jésuites de Rennes ont refusé, lorsqu'ils ont pris en charge le collège municipal, d'y tenir un internat. Mais ils forment une communauté, reçoivent leurs pairs, ce qui suppose des cuisines.

La Ville s'était engagée en 1606 à « *Leur faire bastir une église [...] au lieu et place les plus commodés, ensemble des corps de logis, classes et autres édifices pour l'accomodation dudit collège* ».

Les travaux les plus urgents, pour adapter les locaux, furent la construction d'une « Salle de Actes² » en prolongement Ouest du bâtiment principal (1611) et la transformation d'une partie de celui-ci en bâtiment d'honneur.

On remania, à cet effet, la tour qui signalait le collège (fig 1), en pavillon carré de quatre étages coiffé d'un toit dit plus tard « à l'impériale » que l'on flanqua de deux pavillons de trois étages aux toits « à croupes » très pentus. On s'attaqua ensuite à la construction de l'église (aujourd'hui Toussaint) ; elle fut inaugurée en 1651. On la rattacha au bâtiment principal par une aile qui enchâssait l'abside et se prolongeait, au Nord de celle-ci, par la somptueuse chapelle de la confrérie des « Messieurs » (1655).

Point question de réfectoires et de cuisine ! ce qui laisse à penser qu'on utilisait les cuisines antérieures, celles de l'hôpital Saint-Thomas, transformé en collège un siècle auparavant.

Peut-on les situer ? La recherche sur les plans (il est vrai dressés au XIX^e siècle) fait apparaître, en quelques rares endroits, de puissantes cheminées intérieures. En éliminant les lieux trop excentrés on ne voit guère qu'un seul endroit compatible : au premier étage, à l'est du bâtiment d'honneur, là où Th. Busnel a dessiné une impressionnante souche de cheminée (fig.2)

Il faut attendre (1680 ?) pour qu'une nouvelle aile soit construite faisant du collège « *une des maisons les plus logeables et les plus commodés que les Jésuites aient en France* ».

Cette aile, perpendiculaire au bâtiment d'honneur, ferme la Cour des Classes à l'Ouest. Lorsqu'on observe le plan Le Forestier de 1726, l'allure de cette aile ne laisse pas d'étonner : elle est deux fois plus large que les autres.

Lorsqu'on examine le dessin de la Cour des Classes par Busnel, on est choqué de voir qu'elle masque jusqu'au niveau de la porte, la façade du pavillon de droite. (fig.3)

On a beau savoir que la « belle façade » c'est la façade Nord, la façade sur les jardins, dont l'accès se fait par la rue St Germain et le sud de l'Eglise, il faut de puissants motifs pour doter « l'arrière » du bâtiment d'honneur d'une construction aussi mal articulée sur l'existant.

Ces motifs sont techniques.

Cette aile abrite de bas en haut : - au rez-de-chaussée des classes (sur la Cour des Classes, à l'Est) et des caves (sur la « Basse Cour », à l'Ouest) - au premier la cuisine et le(s) réfectoire(s) - au second des dortoirs. Ce qui la rend si large c'est qu'elle est constituée, en fait, de deux bâtiments mitoyens séparés par un mur axial sans ouverture et réunis seulement au niveau des combles. (fig. 4 et dessin p. 3)

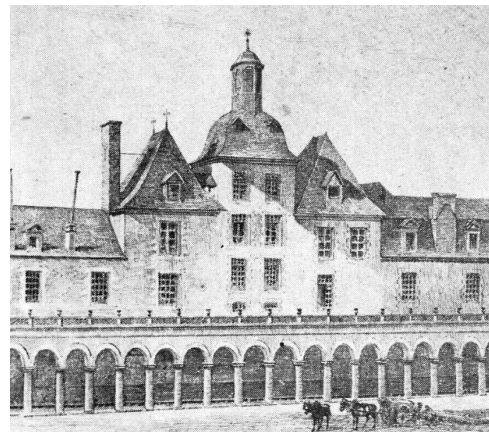
L'architecte a, ici, sacrifié l'esthétique au souci de lutter contre la propagation des incendies. Incendies à redouter dans les bâtiments où l'on utilise de manière intensive des fours et des cheminées. Ce qui est le cas des cuisines d'une communauté.

Le collège était précurseur, cette technique de construction étant surtout attestée au siècle suivant.

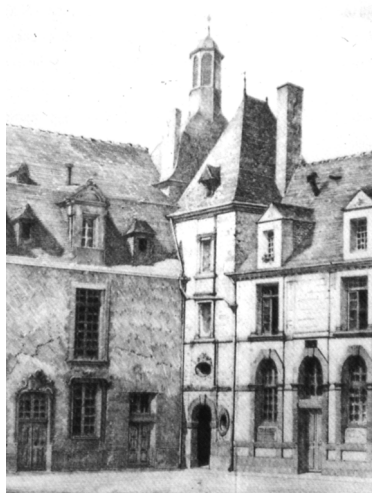
A chaque étage, la communication entre les deux bâtiments accolés se fait par des portes ouvrant sur les bâtiments Nord et Sud où se situent également les seuls escaliers internes dont le Grand Escalier à deux volées du pavillon central.



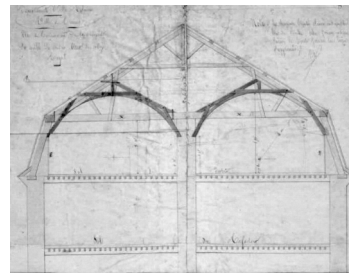
1- Etat initial du collège.



2- Bâtiment d'honneur.
(au XVII^e siècle, pas de galerie mais des jardins)



3—Angle Nord-Est de la Cour des Classes.



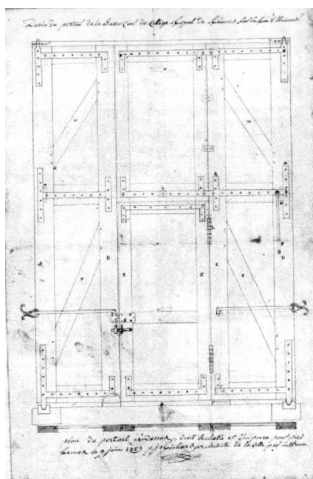
4 - 1842. Réparation des charpentes

Au rez-de-chaussée, l'épaisseur du mur Ouest du bâtiment des cuisines, est renforcée dans sa partie centrale. Le mur aveugle, doublé à cet endroit, fait une saillie sur laquelle s'appuie un escalier extérieur qui permet de remonter l'eau du puits, les pains du grand four ou les denrées des caves et du cellier jusqu'à la cuisine située au premier étage. L'avancée du mur permet également d'élargir le réfectoire contigu à la cuisine, et de l'éclairer largement par un faisceau de cinq hautes baies qui devait être du plus bel effet. Les fenêtres ouvrent sur une large coursive qui dessert aussi la cuisine et se termine par la laverie.

Il faut, en effet, imaginer, plaquée sur la façade jusqu'au premier étage, une construction en bois analogue à celles que l'on peut encore observer à Rennes à l'arrière des immeubles des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Dans la partie inférieure, on installa -plus tard sans doute- des « bains » ... à l'usage des pieds.

Nous ignorons quelle pouvait être, au XVII^{ème} siècle, l'utilisation de la grande salle marquée « grand réfectoire » sur les plans du XIX^{ème}. La bibliothèque étant située au-dessus de la chapelle Saint-Thomas, peut-être était-ce une salle commune bénéficiant de la chaleur diffusée par le mur de la cuisine voisine. Il y a fort à parier en revanche qu'elle devint réfectoire des élèves dès que le collège recruta des pensionnaires après le départ des Jésuites. Pensionnaires au nombre desquels, si l'on lit bien les textes en les confrontant aux plans, il faut décidément compter Chateaubriand³.

« Rennes me semblait une Babylone, le collège un monde. La multitude des maîtres et des écoliers, la grandeur des bâtiments, du jardin et des caves me paraissaient démesurées... ». Le tour pendable que lui et ses trois camarades de chambrée jouent au « préfet » venu les espionner, se déroule bien dans l'établissement même, et c'est dans les caves situées sous le petit réfectoire et la cuisine, puis dans le cellier donnant par deux soupiraux sur la rue Saint-Thomas⁴ que se poursuit l'aventure : « Nous fûmes mis tous les quatre en prison « au caveau ». Saint-Riveul fouilla la terre sous une porte qui communiquait à la basse cour ; il engagea une tête dans cette taupinière, un porc accourt et lui pensa manger la cervelle. Gesril se glissa dans les caves du collège et mit couler un tonneau de vin. Limoelan démolit un mur et moi, nouveau Perrin Dandin, grimpa dans un soupirail, j'ameutais la canaille de la rue par des harangues. »



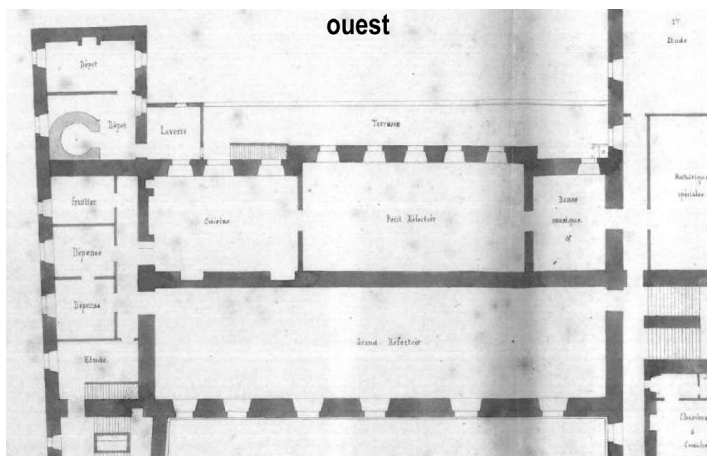
La Basse Cour n'abritait pas que des cochons et, sur les plans dressés par Boullé en 1836, on voit encore figurer une étable destinée à ravitailler l'internat en lait frais ; gageons que quelques poules venaient compléter le tableau.

Plus rien de tout cela en 1859 ; progrès de l'hygiénisme ?

L'entrée se faisait rue Saint-Thomas par un large passage couvert fermé par un grand portail. A l'autre extrémité de la Cour une autre porte communiquait avec l'entrée officielle au Sud de l'église. Et comme les victuailles accumulées dans les caves du collège étaient susceptibles de tenter la population déshéritée du quartier, le portail était particulièrement solide (ci-contre, le portail installé en 1823).

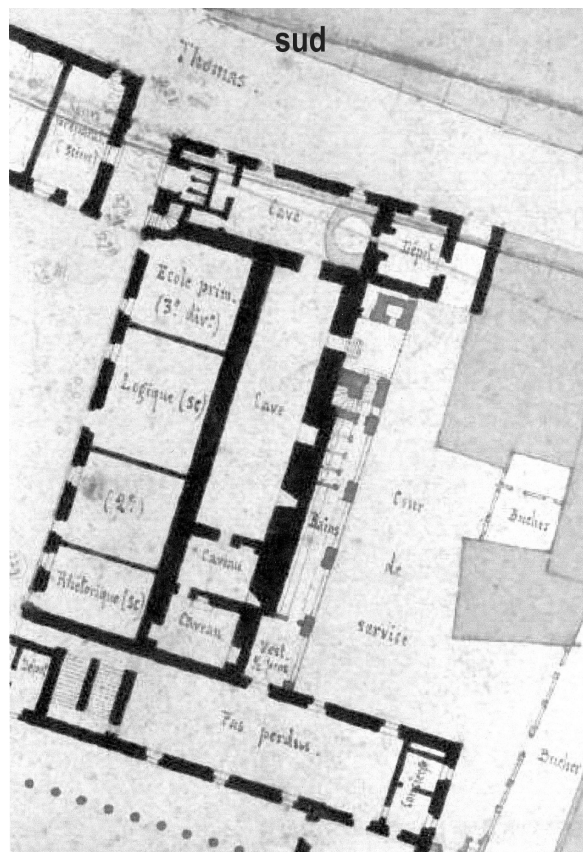
... / ...

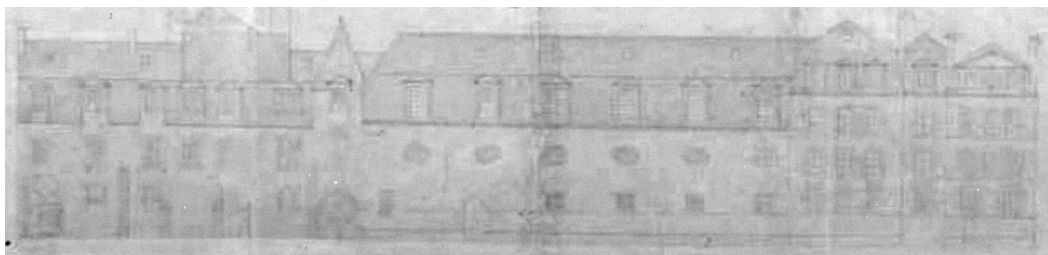
Ci-contre, plan par Martenot des caves de l'aile des cuisines (1859)
Ci-dessous, plan du 1^{er} étage des cuisines du vieux lycée par Martenot en 1859



Les Fours

Lorsqu'on pénétrait sous le porche de la Basse Cour, on trouvait à main-droite la boulangerie. Le four était énorme, la maçonnerie de sa voûte occupait toute la largeur du bâtiment. Il s'agit sans aucun doute de l'ancien four banal dans lequel, moyennant redevance, chacun était tenu de venir faire cuire son pain. A la fin du XV^{ème} siècle ce four ducal avait été déplacé de quelques dizaines de mètres au nord de la rue Saint Thomas pour faire place à l'Eglise des Carmes. Ce qui correspond géographiquement. En 1647 il est encore considéré comme du domaine du Roi. Sans doute y a-t-il eu concession au Collège au moment de la construction de l'aile des cuisines. Les plans du XIX^{ème} montrent un autre four plus petit, construit au 1^{er} étage au-dessus de la boulangerie. Il était encore utilisé après 1836 puisqu'il a été agrandi après cette date si l'on en croit le plan de 1859 dressé par Martenot (ci-dessous). En 1859, en revanche, les fours semblent tous abandonnés et transformés en « dépôts ».



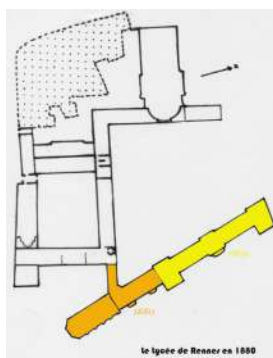


Dessin (très pâle) de la façade du vieux lycée sur la rue Saint-Thomas par J.B. Martenot, en 1859.

- A gauche de la chapelle, signalée par un pignon pointu, l'entrée des élèves vers la Cour des Classes (face à la rue au Duc)
- A l'extrême gauche on devine le portail donnant accès à la Cour de Service ou Basse Cour.

De fait au milieu du XIX^{ème} siècle c'était l'ensemble du collège, et tout particulièrement les bâtiments le long de la rue Saint-Thomas, qui, malgré des réparations partielles, menaçait ruine.

Une fois réalisées les extensions sur l'avenue de la Gare (I), on hésita entre rénovation et reconstruction. La reconstruction décidée, la question des cuisines fut décisive dans la détermination du phasage des travaux.

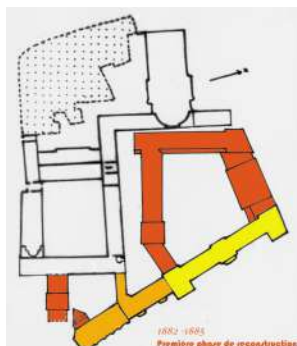


I

Il fallait démolir et reconstruire sans interrompre le service de bouche de l'établissement. Le « bâtiment des réfectoires » où se trouvent encore les cuisines actuelles, fut réalisé en phase 1 (II- bâtiments autour de la « Cour des Grands » -1882-1885) et équipé en début de phase 2 (III- bâtiments Sud-Ouest du petit lycée -1885-1890). Lorsqu'en phase 3 on démolit ce qui restait du vieux lycée (les bâtiments situés autour de la vieille Cour des Classes), des cuisines flambant neuf et, au-dessus, deux grands réfectoires avaient déjà commencé à accueillir pensionnaires et demi-pensionnaires.

Les archives nous permettent de voir avec quel soin l'architecte Jean-Baptiste Martenot a conçu ces cuisines, n'hésitant pas à aller chercher des idées à Paris du côté des cuisines du « petit lycée » Louis-le Grand.

L'ensemble cuisines-réfectoires se répartit toujours sur deux étages mais Martenot inverse la disposition antérieure. Les cuisines ouvrent désormais de plain-pied sur la cour de service qui a été sur-créusée par rapport au niveau initial⁵ ; en revanche il faut emprunter l'escalier pour monter les plats jusqu'aux deux réfectoires qui ouvrent sur la Cour Nord dite « des Grands ».

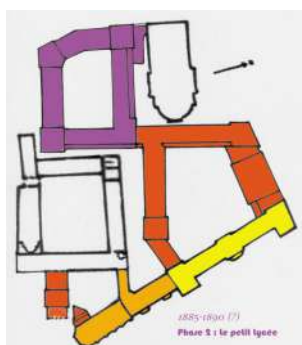


II

La cuisine proprement dite ainsi que le « réfectoire des domestiques » sont situés au Nord de l'escalier, du côté du pavillon sur la rue Toullier. L'autre côté de l'escalier, au Sud, est partiellement réservé comme naguère, aux bains de pieds : l'eau chaude de la chaudière y est acheminée vers des rangées de bassins flanqués de bancs et branchés sur un circuit d'évacuation des eaux..

Le plan de la cuisine paraît rationnel et le choix du mobilier est luxueux si on en juge par les dessins, faits en 1887, du grand fourneau (émail vert à moulures de cuivre jaune et « cloches » de cuivre rouge) et de l'étuve (émail vert, cabochons et moulures en cuivre jaune, corniches à palmettes). L'aménagement des différents réfectoires était à l'avenant : ainsi, les grandes tables avaient-elles toutes des plateaux de marbre blanc !

Par la suite, malgré les vicissitudes des guerres où les cuisines furent réquisitionnées (en 14-18 par l'hôpital complémentaire n°1, en 40-44 par les Allemands), la place des cuisines à défaut de leur agencement, ne changea guère jusqu'à la construction du restaurant actuel.



III

Nous avons cherché les « ventres » successifs de l'ancien collège et du lycée et nous les avons trouvés. Mais de fumets point. La nourriture qu'on y servait relève d'une autre enquête, enquête sans doute plus délicate à mener.

A. Thépot

N.B Tous les documents, à l'exception des détails des œuvres de T. Busnel et des croquis de phasage sont consultables sur le site des Archives municipales de Rennes : www.archives.rennes.fr

¹ B.M. de Tours, cité dans *l'Ille et Vilaine des origines à nos jours*, Ed. Bordessoules, 1984.

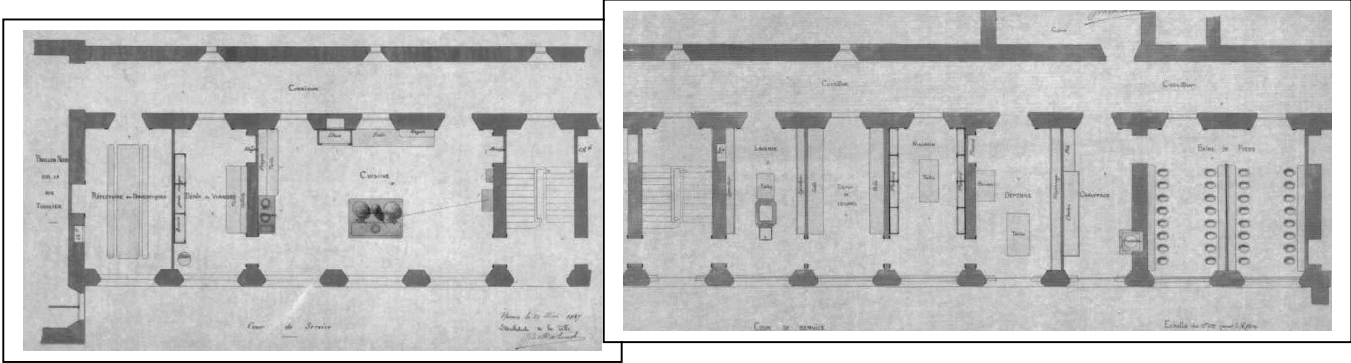
² Pour les joutes oratoires des élèves et les représentations (théâtre et ballets)

³ On a pensé que le séjour de Chateaubriand avait pu s'effectuer dans « l'Hôtel des Gentilhommes », voisin du collège.

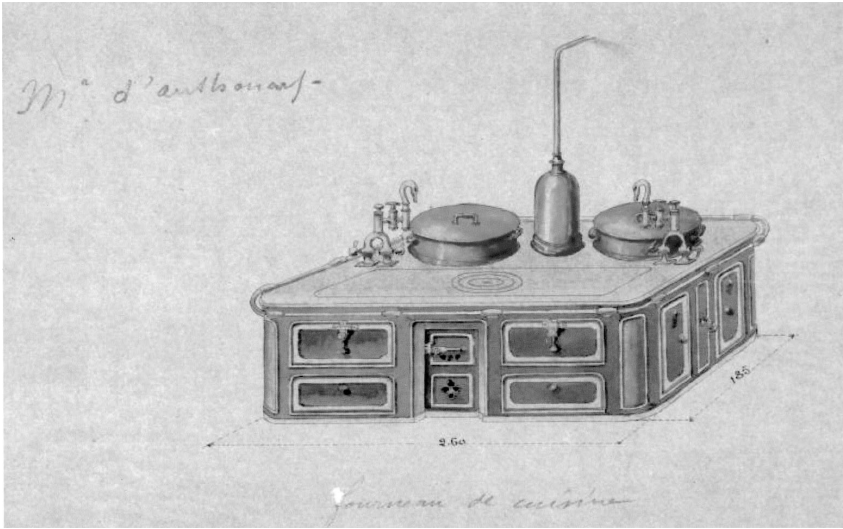
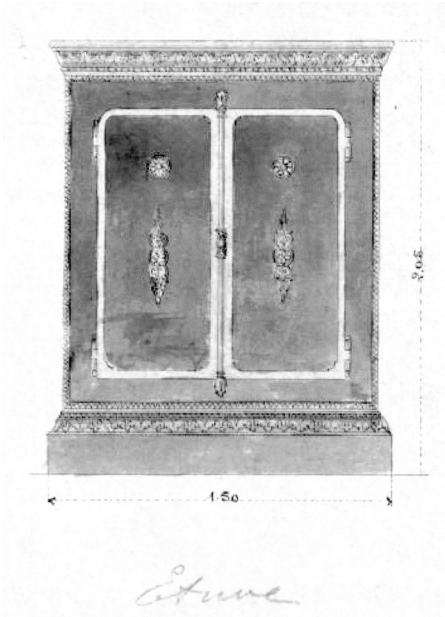
⁴ La « cave » située le long de la rue St-Thomas sur le plan Martenot de 1859, est identifiée comme le « cellier » sur le plan Boullé de 1836.

⁵ Petite porte de l'abside ; il faut donc une forte rampe pour accéder à la rue Toullier, rehaussée sur remblais par rapport à l'ancienne Vilaine.

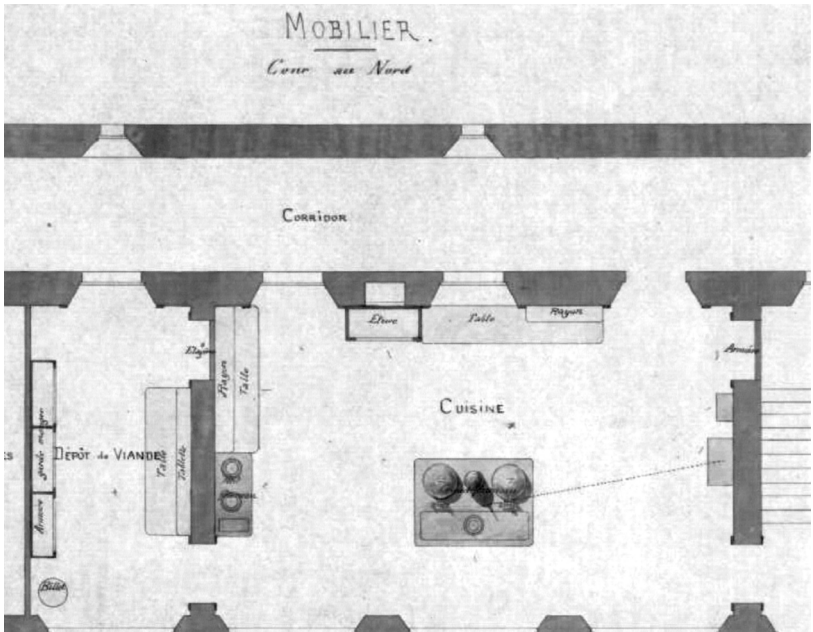
Juxtaposition des plans du sous-sol (Nord-Sud)



Réfectoire des domestiques viandes Cuisine escalier escalier laverie légumes 2 réserves chaufferie bains de pieds



CUISINES
aménagées en 1887 par
J.B. MARTENOT



Un siècle après la construction du lycée par J.-B. Martenot, l'architecte Joël Gautier, se voyait confier la rénovation de l'établissement. Répondant à l'attente exprimée depuis des années par les élèves et les parents d'élèves, il travailla à la réalisation d'un restaurant « en self-service ». En 1995-96, une année durant, les collégiens, transportés par cars, allèrent prendre leur repas de midi au collège de la Binquenais et au collège « Malifeu » de Villejean, les lycéens bénéficiant pour leur part, de l'accès au restaurant universitaire du Champ de Mars. Tous, un an durant, nous vécûmes avec ...

Le Trou

Quiconque a toujours déjeuné dans le confort moelleux et douillet du « self » actuel, sis à la verticale de la cour des grands, ignore tout du TROU. Du trou ?... mais quel trou, me direz-vous ? Nous ne le nommions pas, nous ne l'avions pas baptisé car il eut été quelque peu indécent de l'appeler le trou de Zola. Mais, nous disions tout simplement « le trou ». Certes, ce n'était qu'un trou provincial qui pouvait pâtir de la comparaison avec des trous plus en vue de la capitale ! Mais notre trou n'était pas de ces trous ordinaires, c'était un trou grandiose, interpellant, baroque, abracadabrantesque, un GRAND TROU ... Les débuts du trou furent modestes. Le trou ne pouvait exister qu'après l'aval des archéologues.

Ces derniers vinrent donc, deux tranchées furent creusées. Qu'allait-on découvrir ? Un trésor oublié par la Wehrmacht ? La gidouille fossilisée du Père Ubu ? Une touffe d'herbe épargnée par les hordes d'Attila ? Une villa gallo-romaine ornée de mosaïques aux thématiques coquines ? Des ossements de mammoth fuyant éperdument les chaleurs devenues insupportables des bords de Vilaine ? Que nenni ! ! ... quelques cailloux sans importance, une voûte de canalisation, un puits ... Ouf, le trou pouvait enfin commencer à exister ... les archéologues partirent donc, laissant la place aux pelleteuses, excavatrices, et autres engins fousseurs.

Le trou grandit, il gagnait en superficie, il gagnait en profondeur, il gagnait en volume. Chaque jour il s'enfonçait vers les entrailles de la terre, bien cadré par les austères façades Martenot. Les esprits inquiets ou concupiscent s'échauffaient. N'allions-nous pas trop loin dans ce creusement pharaonique ? N'allions-nous pas découvrir du pétrole, ou bien tomber sur un filon aurifère dont l'exploitation pourrait renflouer les caisses de l'intendance ? Cette béance urbaine était, de surcroît, follement poétique ! ... et les imaginations s'enflammaient. Ne devons-nous pas en rester là, conserver notre trou et l'aménager pour notre plus grand plaisir-?

Des précipitations abondantes, comme il en existe parfois mais très rarement, en Bretagne, avaient transformé le trou en piscine, une gigantesque piscine, noyant sous des mètres d'eau le trou, interrompant pour des semaines le travail de la gent ouvrière qui n'en pouvait plus de pomper. Mais, pourquoi ne pas profiter de cette aubaine ? Il suffirait de peu de chose pour concrétiser le rêve le plus inavoué ... sur les bords de terre meuble, planter des palmiers, des cocotiers, des bananiers ... déverser des tombereaux de sable doré, sur lequel, les beaux jours venus, il ferait bon s'étendre ... dresser quelques tables, ouvrir quelques parasols multicolores ... Nous le tenions notre lagon intérieur, notre jacuzzi géant !!! Mais comment introduire ce nouvel « outil pédagogique » dans notre pratique quotidienne, et ceci en accord avec le projet d'établissement ?

Le réalisme l'emporta sur le rêve, le trou fut asséché, les fantasmes laissèrent place à une triste réalité.

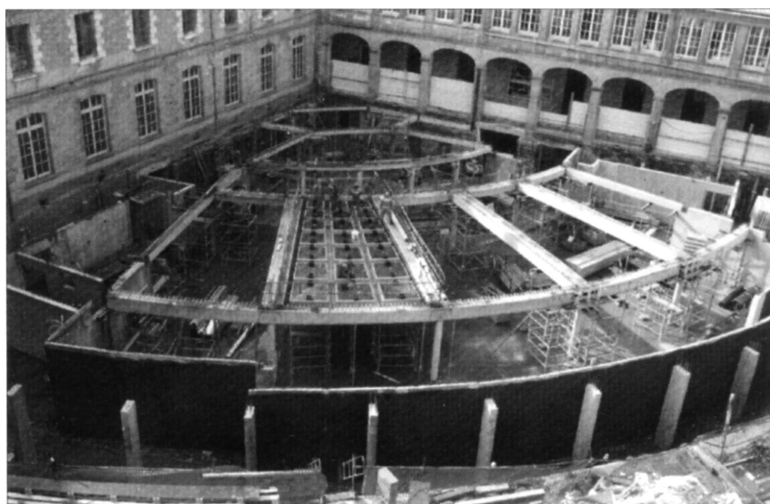
Les salles d'Histoire-Géographie jouxtant, au rez-de-chaussée, l'immense et fascinant trou, connurent des heures terribles.

Ah ! le doux chant des marteaux piqueurs s'élevant, dans une furia sonore, du cratère toujours actif !!! Ah ! le plaisir, à chaque heure renouvelé, de tenter, par la seule puissance de notre organe, de couvrir le tumulte du creusement, du perçement, de l'éventrement !!! S'époumonant à n'en plus pouvoir, la voix rauque et brisée, les historiens-géographes faisaient front avec courage et abnégation... mais devaient parfois battre en retraite. Le trou était le plus fort, l'adversaire était de taille, il fallait en convenir !... Et cela dura des jours, des semaines, des mois. Les élèves, eux-mêmes, anéantis par la puissance du trou, connurent quelques devoirs surveillés épiques, pendant lesquels il fallait être d'une trempe rare pour sortir indemne de l'épreuve...

Le temps passa, les bruits s'estompèrent, le silence s'installa, frileusement dans un premier temps, puis avec audace : il triompha donc ! Ah ! le doux bruit du silence, la douce sensation d'exister à nouveau ! ... Mais, pour retrouver ce calme extérieur et intérieur, il y avait un prix à payer le trou avait disparu, remplacé par une morne surface de bitume.

Notre trou nous avait été volé !!! Vous qui ne l'avez connu, vous qui auriez pu ne jamais rien en savoir, vous qui l'avez aimé, il fallait vous le ressusciter afin qu'il ne demeurât point un trou de mémoire.

Marijo LESPAGNOL



Comblement du « trou »

Cliché S. Blanchet

L'éclat de l'inox



Dix ans plus tard ...

**Coup d'œil sur un univers
métamorphosé**



**Le sourire
d'une équipe**

